

passablement délabré, fut le théâtre d'une scène qui, je crois, est sans exemple dans l'histoire de la diplomatie.

« A peine lord Amherst était assis que Tchong vint lui annoncer de la part de Sou-ta-jin, mandarin qui avait été auprès de l'ambassade depuis Thien-sing, que l'empereur voulait le voir à l'instant même, ainsi que son fils et les commissaires. Extrêmement surpris de cette notification, nous représentâmes qu'il avait été convenu que l'audience n'aurait lieu que le huitième jour du mois des Chinois, laps de temps déjà trop court pour nous permettre de faire commodément nos préparatifs; et nous finîmes par dire que l'ambassadeur, épuisé de fatigue et de besoin, et n'étant pas vêtu convenablement, ne pouvait se présenter, dans ce moment, devant l'empereur. Tchong, malgré sa répugnance, fut obligé d'être porteur de notre réponse.

« Pendant que ceci se passait, l'appartement s'était rempli d'une foule de spectateurs de tout âge et de tout rang qui se rangèrent rudement autour de nous pour satisfaire leur curiosité impertinente; on peut avec raison la qualifier ainsi, car ils semblaient nous regarder plutôt comme des bêtes sauvages que comme des hommes étrangers à leur pays, mais appartenant à leur espèce.

« Quelques autres messages furent échangés

entre Sou-ta-jin et lord Amherst, qui, indépendamment des raisons déjà alléguées, fit valoir l'inconvenance et l'irrégularité qu'il se présentât sans ses lettres de créance. On lui répondit que dans l'audience dont il s'agissait, l'empereur voulait seulement voir l'ambassadeur, et n'avait pas dessein d'entamer aucune affaire. Lord Amherst ayant persisté à dire que cette proposition était inadmissible, et à manifester son désir d'adresser à l'empereur, par l'intermédiaire de Sou-ta-jin, une humble requête tendante à prier ce monarque de daigner remettre l'audience au lendemain, Tchong et un autre mandarin proposèrent à l'ambassadeur d'aller dans les appartemens de Sou-ta-jin, d'où il pourrait faire parvenir plus aisément ses représentations à l'empereur. Lord Amherst qui, parmi ses autres motifs pour se dispenser de l'audience, avait allégué une indisposition, vit clairement que s'il se rendait chez Sou-ta-jin, cette raison, la plus plausible aux yeux des Chinois, quoiqu'on voulût à peine y prendre garde dans ce moment, perdrait toute sa force. En conséquence, il refusa positivement. Il en résulta que Sou-ta-jin vint lui-même, et trop agité ou trop intéressé à l'événement pour observer les formes de l'étiquette, s'approcha de lord Amherst, et employa tous les argumens possibles pour le décider à se conformer aux ordres de l'empereur. Parmi les raisons qu'il

fit valoir, il n'oublia pas de dire que nous serions reçus suivant notre propre cérémonial, se servant pour cela des mots chinois nè-mou-ti-li qui ont cette signification. Tout ayant été inutile, il porta la main sur l'ambassadeur avec quelque rudesse, sous prétexte de lui faire une violence amicale, afin de l'entraîner hors de la chambre; un autre mandarin suivit son exemple. Lord Amherst, d'un ton ferme et plein de dignité, leur déclara, en se dégageant de leurs mains, que la violence seule pourrait le faire sortir de l'appartement, à moins que ce fût pour aller au logement qui lui était destiné: il ajouta, qu'accablé de fatigue et indisposé, il avait absolument besoin de repos. Il se plaignit aussi de l'insulte grossière qui lui avait été faite en le laissant exposé à l'importunité et à l'indécente curiosité de la foule qui semblait plutôt le regarder comme une bête fauve que comme le représentant d'un souverain puissant: il pria, dans tous les cas, Sou-ta-jin de soumettre sa demande à l'empereur, persuadé que sa majesté, considérant la fatigue et l'indisposition qu'il éprouvait, le dispenserait de paraître immédiatement en sa présence.

« Alors Sou-ta-jin pressa lord Amherst de venir dans ses appartemens, en l'assurant qu'il y trouverait plus de fraîcheur et de tranquillité, et qu'il y serait plus à son aise. Lord Amherst le remercia

en disant que, dans son état, il ne serait nulle part aussi bien que dans son propre logement. Sou-ta-jin, ayant échoué dans sa tentative, sortit pour aller prendre les ordres de l'empereur à ce sujet.

« Pendant son absence, un homme âgé, qu'à ses habits et à ses ornemens nous jugeâmes être un prince, nous examina tous avec une attention singulière, et fit une infinité de questions sur notre compte; il paraissait avoir principalement en vue de s'aboucher avec M. Staunton, comme ayant fait partie de la précédente ambassade: M. Staunton s'abstint fort prudemment de lui parler. Il est difficile de peindre combien la conduite des Chinois, comme hommes publics et comme particuliers, est rebutante.

« Peu de temps après la sortie de Sou-ta-jin, nous reçûmes un message annonçant que l'empereur dispensait l'ambassadeur de se présenter devant lui, et que de plus il avait daigné ordonner à son médecin de donner à lord Amherst tous les soins que son indisposition pourrait exiger. Bientôt Sou-ta-jin parut, et lord Amherst gagna sa voiture, Sou-ta-jin ne regardant pas au-dessous de sa dignité de nous faire faire place à coups de fouet qu'il distribuait indistinctement; les boutons, signes de dignité, n'étaient pas une sauvegarde; et bien que sa conduite dans cette

occasion nous parût très-inconvenante, nous dûmes convenir qu'il maniait on ne peut mieux le fouet. »

A l'issue de cette scène étrange, l'ambassadeur remonta en voiture, et reprit la route de Hai-tin. La maison choisie pour sa demeure était extrêmement commode, et dans une position très-agréable : « nous nous faisons volontiers à l'idée d'y passer quelques jours ; il en était autrement ordonné. Il ne s'était pas encore écoulé deux heures, quand on vint nous dire que les Chinois s'opposaient à ce que l'on déchargeât les charrettes ; et bientôt les mandarins annoncèrent que l'empereur, irrité des refus de l'ambassadeur de paraître devant lui conformément à ses ordres, lui commandait de partir à l'instant avec toute sa suite. L'injonction était si péremptoire, qu'elle ne présentait pas d'alternative ; en vain on alléguait la fatigue de toutes les personnes qui composaient l'ambassade ; aucune considération ne pouvait être de quelque poids contre l'ordre positif de l'empereur. La seule marque de politesse que les Anglais reçurent pendant cette journée, fut un superbe déjeuner que l'empereur leur envoya, et qui fit grand plaisir, car beaucoup de personnes n'avaient rien mangé depuis la veille. A quatre heures, lord Amherst monta en voiture, et ainsi se termina l'ambassade.

Il est bon de présenter quelques observations sur cette rupture si brusque. Le principe du gouvernement chinois est de rendre chacun de ses officiers responsable du succès des affaires qui lui sont confiées, sans trop s'informer si elles ont échoué par leur faute ou par des causes inévitables. C'est ce qui avait causé l'empressement des mandarins pour l'observance du keou-teou ; c'est ce qui leur faisait craindre d'être punis pour le manque de respect envers leur souverain. Alors ils eurent recours à leur système de déception usuel. Ils dirent à l'empereur que l'ambassadeur venait d'être attaqué d'une maladie soudaine, ce qui l'empêchait de se présenter : cette excuse fut admise ; l'empereur différa l'entrevue, et permit aux Anglais de se retirer dans une maison voisine ; par malheur, ce monarque eut la bonté d'envoyer son premier médecin pour donner ses soins. Celui-ci trouva que lord Amherst, était en parfaite santé, et qu'aucun empêchement visible ne pouvait l'avoir empêché de paraître devant le prince. Il en fit son rapport à l'empereur, ce qui décida irrévocablement le sort de l'ambassade.

En arrivant à Tong-tcheou, les Anglais remarquèrent que l'arc de triomphe dressé pour célébrer leur arrivée avait été abattu, et que la maison destinée à les recevoir était fermée. Ils reconn-

rent combien ils étaient déçus, lorsqu'un mendiant, qui s'était levé à leur passage, reçut l'ordre de se rasseoir. Cependant, des commissaires impériaux apportèrent à lord Amherst des présents de leur souverain, et emportèrent en échange quelques-uns de ceux qui lui étaient destinés.

Le 2 septembre les Anglais s'embarquèrent à Tong-tcheou sur le Pei-ho, le 23 ils entrèrent dans le Tcha-kho ou grand canal. Dans le cours de ce voyage ils apprirent qu'il venait d'arriver un édit dans lequel l'empereur se plaignait d'avoir été trompé sur leur compte, et ordonnait de les traiter plus favorablement. Cependant à leur arrivée à Canton le 1^{er} janvier 1817, ils trouvèrent un nouvel édit dans lequel ils étaient sévèrement blâmés de leur manque de respect en refusant l'audience qui leur était proposée. Le vice-roi avait reçu ordre de les recevoir avec une froideur marquée, et même de leur adresser une vigoureuse réprimande.

En Chine rien ne change, le voyageur le plus récent ne peut guère voir que ce qu'un autre a déjà vu. Il était donc impossible que la relation de l'ambassade de lord Amherst ajoutât beaucoup aux détails contenus dans les ouvrages des missionnaires et dans les récits de la précédente ambassade anglaise.

Lord Amherst ne suivit pas la même route que

lord Macartney: à Tchan-kiang-fou, il continua de naviguer sur l'Yang-tse-kiang; il parvint avec trois autres personnes dans les faubourgs de Nanking; les soldats ne leur permirent pas d'aller jusqu'à la tour de porcelaine qui semblait être éloignée de deux milles. Tous les voyageurs ont décrit ce singulier monument.

M. Ellis fut frappé de la grandeur de l'Yang-tse-kiang; il en parle comme du fleuve le plus majestueux que l'on puisse imaginer; son opinion s'accorde avec celle du célèbre Marc Pol qui le représente comme le plus considérable que l'on connût alors dans le monde.

Du Yang-tse-kiang les Anglais entrèrent dans le Po-yang-ho, vaste lac entouré de collines, couvertes jusqu'au sommet de bois et d'une végétation très-variée, et couronnées de pagodes; le long de ses rives on aperçoit de grandes villes: c'est un tableau unique dans son genre.

Le 20 janvier 1817 l'ambassade s'embarqua sur l'*Alceste* qui venait de faire un voyage aux îles Lieou-kieou. A l'entrée du détroit de Gaspar, entre Banca et Billiton, l'*Alceste*, quoique dirigeant sa route sur les meilleures cartes, toucha le 18 février sur un rocher éloigné de trois milles de Poulo-lit. On ne put rien sauver. Les embarcations furent aussitôt mises à la mer, et transportèrent sur Poulo-lit l'ambassade, l'équipage

et quelques vivres. De là tout le monde gagna Batavia (1).

Le 17 août l'on arriva heureusement sur la rade de Portsmouth.

L'ambassade de lord Amherst a donné lieu aux réflexions suivantes qu'on lira sans doute avec plaisir :

« Le refus de lord Amherst de se soumettre à la cérémonie du keou-teou, a été allégué comme la cause du renvoi de la dernière ambassade des Anglais à la cour de Péking. On doit, sous beaucoup de rapports, regretter que cette ambassade ait été renvoyée si brusquement ; néanmoins on peut croire que les circonstances qui ont occasionné cette issue, quoique non prévues, produiront néanmoins un résultat heureux. Il faut d'abord observer que l'ambassade ne fut pas congédiée d'une manière désagréable ; des présents furent échangés de la part des souverains respectifs, il parut des édits qui ordonnèrent d'avoir les plus grands égards pour l'ambassade dans toutes les villes où elle passerait, et finale-

(1) La relation détaillée du naufrage de l'*Alceste* se trouve dans l'*Histoire des naufrages*, publiée par J.-B.-B. Eyriès, Paris, Ledoux ; 5 vol.

ment les commissaires impériaux acceptèrent une fête que l'ambassadeur leur donna lors de son départ de la Chine, comme un gage et en honneur de la bonne intelligence qui régnait entre les deux monarques. La cérémonie du keou-teou, quoique extrêmement absurde et dégradante pour un Européen et un Anglais, n'aurait pas été une condition *sine quâ non* pour lord Amherst, si son exécution n'avait pas pu produire une influence fâcheuse sur les affaires des Anglais à la Chine ; d'un autre côté le refus péremptoire de s'y soumettre, malgré les artifices, les menaces, les manœuvres et les prières, a plus contribué à confondre les prétentions des Chinois à la prééminence universelle, que n'a pu le faire aucun des événemens qui se sont passés depuis l'époque la plus reculée de leur antiquité si vantée.

Les instructions remises à lord Amherst par le secrétaire d'état des affaires étrangères, lui recommandaient spécialement de se conformer à la cérémonie du keou-teou, s'il le jugeait convenable ; mais l'exemple de lord Macartney qui ne fléchit qu'un genou, et salua le nombre de fois requis, ajouté à l'opinion bien prononcée de sir Georges Staunton, et de tous les autres membres de la factorerie anglaise, relativement au mauvais effet qu'une soumission aussi marquée aurait pour les rapports commerciaux des Anglais avec la Chine,

fit penser à lord Amherst qu'il serait très-prudent de résister à tous les efforts tentés pour exiger de lui cette marque de condescendance. Il est vrai que d'après la déclaration positive de l'empereur, lord Macartney s'était entièrement conformé à la cérémonie. Sur une telle assertion, la circonspection porta naturellement sir Georges Staunton à s'excuser sur son extrême jeunesse à l'époque de l'ambassade, et sur sa mauvaise mémoire.

La famille qui occupe aujourd'hui le trône de la Chine n'a jamais été aimée de la nation. On sait qu'elle est d'origine étrangère. Ses efforts continuels pour faire adopter aux Chinois les coutumes des Tartares Mantcheoux, vexent sans cesse les préjugés et mortifient l'orgueil de ce peuple fier et hautain. L'empereur actuel est un homme d'un esprit faible, et de plus capricieux et insolent, comme tous les hommes de ce caractère qui sont revêtus du pouvoir suprême. Il est douloureux de penser que dans ce vaste empire l'art de se bien contrefaire est regardé comme la perfection de l'éducation, et que tromper avec adresse est la seule pierre de touche de la politesse et du savoir vivre. L'empereur s'est donné tous les soins possibles pour que la cour de Péking acquit la perfection de cette qualité. Kia King est respecté par ses sujets comme empereur, mais ils ne le chérissent pas comme leur père; et le peuple ne le

regarde que comme un anneau dans la chaîne des souverains qui depuis les temps les plus reculés les a liés à la doctrine de la parfaite et passive obéissance à la céleste dynastie.

Le souvenir de la révolte de 1810 est toujours présent à l'esprit de l'empereur et de ses favoris, ainsi qu'à celui des restes du parti qui la favorisa, et qui dans ce moment jouissent d'un grand crédit à la cour de Péking. Plusieurs de ceux-ci disaient hautement que le régent d'Angleterre était un prince trop puissant pour ne pas tirer vengeance de l'affront fait à son ambassadeur, ajoutant que l'année suivante une autre ambassade soutenue de vaisseaux de guerre anglais d'une dimension immense, devrait rentrer dans le golfe de Pé-tche-li pour exiger une réception plus respectueuse. Il est certain qu'après le refus de lord Amherst de se conformer à la cérémonie, les Chinois de tous les rangs depuis Péking jusqu'à Canton, avaient l'air de regarder les membres de l'ambassade comme des êtres bien supérieurs à ce qu'on les croyait auparavant. L'insolence hautaine des mandarins se convertit dans l'attention la plus assidue et la plus scrupuleuse. Les édits de l'empereur furent exécutés à la lettre et même au-delà; et si l'empereur eût conféré à l'ambassade les honneurs les plus distingués et les plus éclatans, il ne lui eût probablement pas procuré ces marques de res-

pect universelles que lui valut le refus plein de dignité qu'elle avait exprimé pour le Kcou-teou.

La conduite à la fois judicieuse et brave du capitaine Maxwell dont la bordée fit taire en même temps les batteries et l'insolence du vice-roi de Canton, ne doit non plus être perdue de vue. Quand l'ambassade prit définitivement congé, ce personnage fut le premier à rendre ses devoirs à M. Maxwell, et ordonna aux mêmes hommes qui avaient tiré sur *l'Alceste* quand elle essaya de remonter le fleuve, de présenter les armes à ce capitaine ainsi qu'à ses officiers, et de faire saluer l'ambassade par les forts. On n'ignorait pas à Péking la conduite du capitaine Maxwell; mais cette cour hautaine qui ne pouvait dispenser d'un seul point d'une cérémonie, supporta gravement l'affront que lui faisait une frégate anglaise, en canonnant à loisir les batteries impériales. Toute cette conduite s'accorde peu avec la fierté que beaucoup d'écrivains regardent comme le caractère distinctif de la nation chinoise.

La religion dominante à la Chine est le bouddisme; mais tous les cultes y sont tolérés; tant que ceux qui les professent ne se mêlent pas des affaires politiques on les laisse tranquilles. Les Chinois ne sont pas au reste des observateurs bien zélés de leur religion; ils en remplissent les cérémonies avec exactitude, mais ils n'en pratiquent

pas strictement les préceptes. Un Chinois ne s'embarrasse pas des mystères de sa religion, ni des questions relatives à l'orthodoxie. Il croit ce que ses ancêtres ont cru, et met sa gloire à résister à toute espèce d'innovation spirituelle ou temporelle.

Cette disposition à réprouver toute espèce de changement, cette uniformité de conduite dans toute la nation, est vraiment caractéristique. La populace à la Chine n'est pas entachée de vices particuliers, et ne commet pas même d'indiscrétions. Toujours dans toutes les occasions ils font la même chose. Il n'y a pas de nation à la Chine, tout est sujet et appartenant au fils du ciel. Cette idée rend tout le monde soumis et posé. Cet empire sur les passions et sur les sentimens, prévient, en grande partie, la fréquence des grands crimes, et c'est à quoi on peut attribuer la grande douceur des lois; mais le code de la Chine est celui non d'un peuple libre, mais d'un peuple d'esclaves, depuis la famille la plus basse dans l'état, jusqu'à la famille royale. »

Mieux appréciés depuis une trentaine d'années, les Chinois sont moins admirés qu'auparavant; mais ils n'en sont pas moins dignes de fixer l'attention des vrais philosophes.